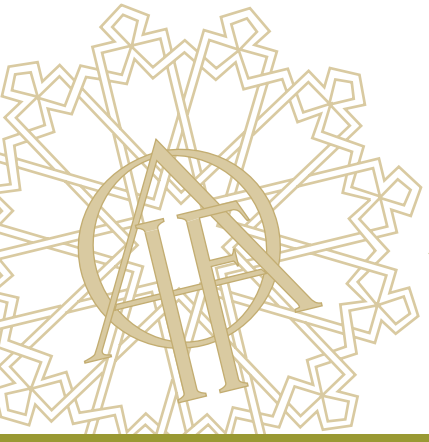
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 25 (1991), p. 403-414

Anouar Louca

La première université du Caire. Témoignage de l’étudiant Tāhā Ḥusayn.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Anouar LOUCA

LA PREMIÈRE UNIVERSITÉ DU CAIRE

Témoignage de l'étudiant Ṭāhā Ḥusayn

Le nom de Ṭāhā Ḥusayn (1889-1973) est inséparable de celui de l'université du Caire — qui vient, récemment encore, de s'identifier à lui en célébrant, au mois de novembre 1989, le centenaire de sa naissance. Mais l'intrépide professeur, le doyen non conformiste de la faculté des Lettres et le ministre populaire de l'Instruction publique, dont la conception de la culture et l'action ont fortement marqué la destinée de cette université, ne feront pas oublier qu'il avait été le premier « docteur » qu'elle a formé.

Le troisième *Livre des Jours* rappelle cette époque. Il s'ouvre sur la radicale charnière que représente, dans la vie de l'auteur aussi bien que dans l'histoire de l'Égypte, son passage d'al-Azhar à l'Université — du *ǧāmiʿ* à la *ǧāmiʿa*. La tradition rencontre alors la modernité.

Le cas de Ṭāhā Ḥusayn, qui a vécu cette transformation se révèle exemplaire : c'est la conjonction pathétique avec les lumières de celui qui porte les ténèbres au niveau de son corps. Outre la psychologie du personnage, ses réactions de jeune polémiste qui mettent en relief les contrastes entre les deux pôles de son univers intellectuel, ces pages offrent, par le biais de la narration, un véritable rapport pédagogique sur la première université du Caire. Nous en donnons ici la traduction, à paraître en volume, relue par le P^r^ Charles Vial (p. 3-9, 34-45 d'*al-Ayyām* III, Le Caire, Dar al-Maaref, 1972).

Le jeune homme avait passé à al-Azhar quatre ans qui lui en paraissaient quarante. Interminable et oppressante nuit, où de lourds nuages accumulés ne laissaient filtrer aucune lumière. La pauvreté, les privations ne le gênaient pas. Telle était l'existence normale des étudiants dans l'enceinte de la vénérable mosquée.

Ils étaient des dizaines, des centaines autour de lui, à peiner, à se débattre contre les mêmes difficultés, sans parvenir à contenter leur moindre désir. Ils puisaient néanmoins, dans ces contraintes devenues si familières, une espèce de sérénité. Persuadés que la fortune, l'opulence et le confort constituaient autant d'obstacles à l'acquisition du savoir, ils estimaient que la pauvreté était la condition d'une vie sérieuse de travail et d'études, que la richesse des cœurs et des âmes — grâce à la connaissance — valait mieux que d'avoir les mains et les poches pleines d'argent.

Quant à lui, il éprouvait une lassitude accablante. L'ennui investissait ses jours et pénétrait tout son être.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'était une vie uniforme, sans imprévu, de la rentrée à la fin de l'année scolaire. Cours de théologie après la prière de l'aube, cours de jurisprudence après le lever du soleil, cours de grammaire dans la matinée, après un repas frugal. Encore un cours de grammaire à l'issue de la prière de midi, puis un vide opaque et pesant, pendant lequel le jeune homme prenait son maigre déjeuner. Après la prière du coucher du soleil, il se rendait au cours de logique pour écouter l'un ou l'autre cheikh. Partout on ressassait des propos et des commentaires qui ne touchaient nullement sa sensibilité, son goût ou son intelligence. Rien ne venait s'ajouter à ses connaissances, car il avait développé cette coriace « faculté » — ainsi appelée dans le jargon des azharites — et devenait apte à capter tout ce que les cheikhs rabâchaient inutilement.

Le jeune homme songeait aux huit ans qui lui restaient encore et qui, à l'échelle des quatre années écoulées, compteraient comme dix fois plus. Il devrait continuer à fréquenter ces mêmes cours et toujours répéter et recommencer des discours indigestes dont il ne tirait aucun profit.

C'est alors qu'il entendit prononcer, pour la première fois, le nom d'Université. Un mot curieux, d'autant plus étrange qu'il est identique au vocable *ǧāmiʿ* (mosquée), mais doté de la terminaison du féminin (*ǧāmiʿa*). N'ayant connu que la mosquée, où il passait toute sa journée et une partie de la soirée, il se demandait ce que serait cette université. En quoi pouvait-elle différer de sa mosquée, ou de toutes celles du quartier où souvent, des cheikhs désireux de se tenir à l'écart d'al-Azhar préféraient donner leurs cours? D'une mosquée à l'autre, leurs étudiants les suivaient et le jeune homme, à se déplacer ainsi, éprouvait un certain soulagement.

Il ne tarda pas à comprendre, approximativement, ce que voulait dire le mot « université ». Il se rendit compte qu'il s'agissait d'une école, mais pas comme les autres. Telle qu'il la pressentait, elle se distinguerait par un programme de cours fort différent de celui d'al-Azhar et par l'avantage qu'elle recruterait non seulement des enturbannés mais aussi des étudiants à tarbouche. Ceux-ci seraient certainement majoritaires, puisque l'azharien n'était nullement disposé à admettre qu'une science quelconque valait la sienne et n'allait donc pas s'occuper de ces vétilles auxquelles « les fils des écoles » — comme on disait péjorativement — perdaient leur temps. La création de l'Université augurait certes que son tourment trouverait un terme. Bientôt il émergerait du creux de la vague. Mais aurait-il vraiment cette chance d'écouter autre chose que ces matières sans cesse reprises? Un doute le rongeait, dont il ne pouvait faire part même à ses amis intimes.

Cette université, une fois fondée, [1] allait-elle donc l'accepter ou bien le refoulerait-elle sans pitié vers al-Azhar, seule voie d'étude ouverte aux aveugles? Il n'en dormait

1. Inaugurée le 21 décembre 1908, l'« Université égyptienne » est le fruit d'une initiative privée, prise par un comité formé, le 12 octobre 1906, sous la présidence de Qāsim Amīn (1865-1908). À la suite de son rapport, une souscription fut ouverte, en 1907. Le prince Aḥmad Fu'ād, élu président le 31 janvier 1908, le resterait jusqu'en 1913. Les statuts — approuvés par l'assemblée générale du 20 mai 1908 — tout en affirmant le caractère privé de l'établissement (*ǧāmiʿa ahliyya*), insistaient sur son rôle national : « le relèvement du niveau intellectuel et moral des Égyptiens sans

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pas la nuit, gardant cependant sa cruelle incertitude pour lui-même. Il avait honte d'évoquer son infirmité et ressentait une douleur poignante si l'on venait à lui en parler — on ne lui en parlait, hélas, que trop souvent!

Il vécut ainsi, partagé entre une crainte persistante et un fragile espoir qui sporadiquement le réconfortait. Lorsqu'enfin, l'Université organisée, il put obtenir des renseignements précis, son espoir l'emporta et le plongea dans une grande joie.

Un jour, il se rend à ses cours d'al-Azhar, mais n'entend rien et ne comprend rien de ce que débitent ses cheikhs : la perspective du soir l'occupe déjà. Pour la première fois, il assiste, tel un somnambule, à la leçon de littérature de la matinée et, sans attendre la prière de l'après-midi, il part, dès la fin du cours de rhétorique, pour l'Université, avec ses deux compagnons. Chacun verse une livre, finance obligatoire d'inscription. Ces jeunes gens trouvent étrange d'acheter le savoir, même pour une somme modique. En effet, cela est tout nouveau pour eux qui sont habitués au contraire à recevoir du pain chaque jour afin qu'ils puissent s'instruire à al-Azhar en étant quelque peu sustentés. Payer une livre entière représentait pour eux un sacrifice, mais leur amour pour l'enseignement universitaire n'en fut que plus grand.

En écoutant le premier cours donné à l'Université sur la civilisation musulmane, le jeune homme fut frappé d'étonnement. Voici Aḥmad Zakī bey [2] qui commence sa leçon — phénomène inimaginable à al-Azhar — par ces mots : « Messieurs, je vous accueille par la salutation de l'Islam : la paix et la miséricorde de Dieu soient sur vous! » Jamais le jeune homme n'avait entendu pareils propos à al-Azhar. Les cheikhs, au lieu de saluer leurs étudiants, s'adressaient à Dieu, dans Sa puissance et Sa majesté, le louaient, l'exaltaient et imploraient Son salut sur le Prophète, sur sa famille et sur tous ses compagnons!

Seconde surprise, le professeur n'introduit pas son cours par la formule : « L'auteur, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, dit... » Il parle en son propre nom. Son discours clair, explicite, exempt de tout ergotage, emporte l'adhésion. C'est un développement fort étrange et si original qu'il ravit l'esprit et le cœur du jeune homme. Celui-ci en oublie

distinction de religion, par la diffusion des lettres et des sciences ». Le 16 juin, 1908, l'« Association » fut reconnue d'utilité publique et le Conseil d'administration, chargé du fonctionnement de l'Université. Le succès immédiat de l'entreprise se remarque au nombre des étudiants : 754 en 1908-1909 (dont 697 régulièrement inscrits); 403 en 1909-1910 (dont 343 inscrits). Après une période de plus en plus difficile, pendant laquelle les étudiants ne suivaient que quelques cours, le ministre de l'Éducation étudia, dès 1917 (date de l'avènement d'A. Fu'ād, sultan d'Égypte), les possibilités de création d'une université officielle. C'est le décret-loi du 11 mars, 1925 qui consacre enfin l'Université égyptienne comme Université d'État. Cf. Charles Sauvage, « L'Université égyptienne », *Correspondance d'Orient*, 15 juin, 1909, p. 564-572; Jean-Jacques Waardenburg, *Les universités dans le monde arabe actuel*, La Haye, Mouton, 1966, p. 222-227; Anouar Louca, *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle*, Paris, Didier, 1970, p. 243-244; *id.*, « Taha Hussein et l'Occident », *Cultures*, Les Presses de l'Unesco et la Baconnière, vol. II, n° 2, 1975, p. 118-142.

2. Aḥmad Zakī (1867-1934). Érudit, traducteur, bibliophile, passionné de la civilisation arabe, dont les vestiges en Europe motivaient les voyages. Cf. A. Louca, *Voyageurs, op. cit.*, p. 209-221, 326-329.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ses deux compagnons et les auditeurs massés autour de lui. Peu avant de terminer son cours, le professeur annonce qu'il le redonnera quelques minutes plus tard aux nombreux étudiants que la salle n'a pu contenir. Le premier contingent s'en va, mais notre ami ne quitte pas sa place : il reste pour écouter à nouveau la leçon.

Cette nuit-là, il ne dormit point. En entendant à l'aube le muezzin appeler à la prière, il ne se leva pas. Il tira sa flemme, la tira encore et ne sortit de sa chambre qu'en fin de matinée. N'était le cours de littérature, au portique de ʿAbbās, il aurait gardé sa chambre jusqu'au soir.

Il se rend à ce cours, l'esprit distrait. Et voici que le cheikh lui pose une question. Il bredouille, le maître ironise, lui demande ce qu'il fait des deux couffins rivés à sa tête — allusion à ses oreilles. Du coup il se réveille et ne perd plus un mot. Mais à la leçon de grammaire qui suit, il n'accorde au maître que l'un de ses deux couffins, et même pas totalement! C'est qu'il vivait dans l'attente du soir, impatient qu'il était d'écouter la conférence d'Aḥmad Zakī bey sur la civilisation de l'Égypte ancienne. Cette conférence, effectivement, le transporte au septième ciel. Il entend des choses indicibles. Jamais son imagination n'en avait soupçonné l'existence. Jamais il n'aurait cru que les hommes pussent en relater de pareilles.

Plus ardemment encore, il brûlait d'assister à la leçon du troisième jour. Car le professeur serait italien et parlerait en arabe. Un Italien, qui s'adresserait doctement aux Égyptiens dans leur propre langue! Et qui traiterait un sujet dont jamais auparavant le jeune homme ni ses camarades azhariens n'avaient entendu parler! Le seul libellé de la matière leur était incompréhensible. C'était un titre insolite, tant pour leurs oreilles et leur sensibilité que pour leur intelligence : « La littérature géographique et historique. » Comment pouvait-on associer les belles lettres à la géographie et à l'histoire? Les jeunes gens se pressèrent à ce cours. Ils ne comprirent rien, parce qu'ils n'entendirent rien. Ignazio Guidi [3], un homme très âgé, avait une voix grêle et si faible qu'elle ne parvenait pas même aux étudiants les plus proches, dans une salle comble. Ce qui provoquait d'ailleurs leur chahut. Personne ne tira profit de cette première leçon : le professeur se fatigua à la prononcer, comme l'auditoire en s'efforçant de le suivre. Aussi l'Université désigna-t-elle l'étudiant possédant la voix la plus forte et l'articulation la plus claire pour relayer le professeur, de même que pendant la prière il arrive qu'un fidèle relaie l'imam.

Trois jours à peine après l'ouverture de l'Université, l'existence du jeune homme avait brusquement et radicalement changé.

* * *

La nouvelle vie universitaire lui semblait, comme aux autres Égyptiens, une fête ininterrompue, une fête qui avait cependant, pour lui, des nuances particulières de plaisir, de joie, de satisfaction et d'espoir. Elle le tirait de son milieu rétréci et fermé

3. Ignazio Guidi (1844-1935). Professeur des langues sémitiques à Rome. Enseigna à l'Université égyptienne en 1908-1909.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'al-Azhar, de la Cour ʿAṭā ou Darb al-Ğamāmīz pour un monde infiniment vaste. Elle lui permettait de remplir ses poumons d'air libre, le long du trajet, et de remplir sa tête de science libre, affranchie de la méfiance qui bridait les professeurs azharites dans leur enseignement, une science exempte des arguties, des chicanes sur les mots et de l'analyse grammaticale à laquelle on perdait son temps alors même que la matière traitée n'avait aucun rapport avec une telle performance.

C'était l'ouverture sur un savoir qui recréait son être. Plus question de grammaire, de droit, de logique et de théologie, mais des recherches qui l'entraînaient en littérature, en histoire, dans différentes directions qu'il n'aurait jamais espéré connaître. Il n'oublie pas la vive querelle qu'il eut un jour avec son cousin, étudiant à Dār al-ʿUlūm [4]. Le darʿamite dit à l'azharite :

« À quel titre te mêles-tu de sciences? En dehors de la grammaire et du droit, tu es ignorant. Tu n'as pas assisté à un seul cours d'histoire pharaonique. As-tu jamais entendu prononcer le nom de Ramsès ou d'Akhenaton? »

Le jeune homme fut abasourdi à l'ouïe de ces deux noms propres et de cette sorte d'histoire. Il crut que Dieu l'avait condamné à une vie ratée, insignifiante. Mais voici qu'il se trouva un soir dans une salle de l'Université, où le professeur Aḥmad Kamāl [5]

4. Dār al-ʿulūm : École de maîtres, fondée par Alī Mubārak, en 1872. « Jusqu'alors, il existait à l'intérieur des écoles du gouvernement une dichotomie dont la persistance pouvait être dangereuse; les matières classiques, c'est-à-dire les disciplines qui faisaient partie normalement du programme d'al-Azhar, étaient enseignées par des cheikhs selon les méthodes mêmes par lesquelles ceux-ci les avaient apprises, méthodes dans lesquelles la mémorisation tenait la place la plus importante. En même temps, les « sciences modernes », ou du moins des notions élémentaires de ces sciences, — géométrie, physique, géographie, histoire, langues étrangères — étaient enseignées par un personnel hétérogène, dont la plus grande partie cependant était constituée par d'anciens élèves des écoles du gouvernement. Il semble qu'on ait constaté dans la population une résistance à l'égard des écoles gouvernementales, fondée sur le fait que ces écoles dispensaient un savoir étranger : ces matières « modernes », innovations à l'écart desquelles se tenaient les *ʿulamā'* d'al-Azhar et des autres mosquées et leurs anciens élèves qui se trouvaient enseigner les disciplines traditionnelles dans les écoles nouvelles. Faire enseigner les matières nouvelles par des enturbannés et non plus seulement par des efendis, coiffés du tarbouche, marque d'appartenance au service de l'État, c'était démontrer qu'elles n'étaient pas diaboliques, et ainsi, favoriser une évolution de la mentalité générale. De toute façon, il fallait des maîtres pour les écoles nouvelles. Telles furent les raisons, semble-t-il, qui conduisirent à la création de Dār al-ʿUlūm. [...] Dār al-ʿUlūm devait, certes, fournir une pléiade de très bons professeurs d'arabe dans les années qui suivirent et jusqu'à nos jours, mais il est certain que leur conception de la langue, de l'usage qu'il fallait en faire, et de la pédagogie qu'il fallait suivre pour l'enseigner, fut très conservatrice, et ceci dans une société qui, précisément alors, abordait des problèmes de civilisation et de culture entièrement nouveaux. Très imbus de la supériorité de leur formation première, reçue — aux débuts de Dār al-ʿUlūm — à al-Azhar, il semble bien que les professeurs qui furent formés là furent plus les propagateurs des idées et réprésentations mentales entretenues par le système ancien d'éducation que des agents éducatifs prêts à l'innovation. » Gilbert Delanoue, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX^e siècle*, Le Caire, IFAO, 1982, p. 512-515. — En 1938, Ṭāhā Ḥusayn critiquera durement Dār al-ʿUlūm, dans son *Mustaqbal al-ṯaqāfa fī Miṣr*.

5. Aḥmad Kamāl (1851-1923). Archéologue égyptien.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Ṭāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— que Dieu lui accorde miséricorde — parlait de la civilisation antique de l'Égypte, mentionnant Ramsès, Akhenaton et d'autres pharaons et expliquait aux étudiants sa théorie sur la relation entre la langue égyptienne et les langues sémitiques, dont l'arabe. Ce qu'il démontrait en rapprochant des vocables égyptiens tantôt de l'arabe, tantôt de l'hébreu, tantôt du syriaque. Le jeune homme, frappé d'étonnement en écoutant toute cette science, le fut encore davantage en constatant qu'il la comprenait et l'assimilait sans difficulté, sans effort.

Ce soir-là, il rentra gonflé d'orgueil. Retrouvant son cousin, il haussa les épaules en se moquant de lui et de l'institution du haut de laquelle celui-ci le toisait.

« Dans votre Dār al-ʿUlūm, est-ce que vous apprenez les langues sémitiques? »

Dès que son cousin eut répondu par la négative, il prit des airs avantageux, se mit à parler de l'hébreu, du syriaque, puis des hiéroglyphes et se lança, pour instruire son camarade, dans une explication du système d'écriture chez les anciens Égyptiens. La situation se renversa : le vaincu devint le vainqueur.

Il passa la première année de la vie universitaire en pleine fête. Pas d'ennui, pas de lassitude. C'est plutôt à l'approche de l'été qu'il éprouva une tristesse poignante.

Pendant toutes les vacances, il réfléchissait à ce qu'il avait entendu, aspirait à ce qu'il apprendrait dès la rentrée et se demandait lesquels parmi les professeurs qu'il avait connus resteraient et à quels maîtres encore inconnus de lui on ferait appel. L'Université ne tarda pas à accaparer complètement sa pensée, ses efforts et à le soustraire à tout autre objet.

En effet, de nouveaux professeurs vinrent, qui le subjuguaient et le passionnaient. Voici l'orientaliste italien Carlo Nallino [6], qui donne, en arabe, son cours sur l'histoire de la littérature omeyyade. Le professeur Santillana [7], parlant arabe également, avec un savoureux accent tunisien, enseigne l'histoire de la philosophie islamique, plus particulièrement l'histoire de la traduction. Quant au professeur Meloni [8], il traite, toujours en arabe, l'histoire de l'Orient ancien. Il révèle aux étudiants des domaines qu'aucun professeur n'avait auparavant abordés en Égypte. Il s'étend sur Babylone et l'Assyrie, parle de l'écriture cunéiforme et du code de Hamourabi. Le jeune homme comprenait tous les propos de ces maîtres, il n'y trouvait ni complication ni difficulté. Il ne détestait rien autant que la fin d'un cours, si ardente était son attente de la suite.

Voici encore un professeur allemand, M. Littmann [9], qui fait aux étudiants une comparaison entre la langue arabe et les langues sémitiques, dont il commence à leur apprendre l'une ou l'autre. Décidément, le jeune homme achevait de se détacher de sa

6. Carlo Alphonso Nallino (1872-1938). Orientaliste italien, académicien. Enseigna à l'Université égyptienne, en 1909-1910, l'histoire de l'astronomie arabe.

7. David Santillana (1855-1931). Arabisant italien, né à Tunis, spécialiste de la philosophie et du droit islamiques.

8. Meloni (ms. 1912). Orientaliste italien, mort en Égypte à l'âge de trente ans.

9. Enno Littmann (1875-1958). Orientaliste allemand. Professeur des langues orientales à Tübingen, Princeton, Strasbourg. Enseigna à l'Université égyptienne, 1910-1912.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

première existence, n'était sa présence parmi ses camarades d'al-Azhar, de Dār al-ʿUlūm et de l'école des Cadis pendant la journée et une partie de la nuit.

Sur le plan intellectuel, il se trouvait déjà très loin de son milieu. Il avait noué avec ces professeurs-là des liens solides. Chacun l'accueillait, l'invitait dans son hôtel et avait du plaisir à s'entretenir avec lui. Il n'oublie pas un rendez-vous qu'il fixa un matin à son maître Santillana qui voulait assister avec lui à un cours d'al-Azhar. Il l'attendit devant le portique de ʿAbbās et ils allèrent ensemble écouter le recteur, le cheikh Sālīm el-Bichrī — que Dieu lui fasse miséricorde. Celui-ci donnait de bonne heure son cours d'exégèse au portique de ʿAbbās. Le professeur et son élève prirent place parmi les étudiants. Le cheikh se mit à interpréter un verset de la Sourate des Troupeaux, où Dieu dit dans Sa puissance et Sa majesté :

Même si nous avions vers eux fait descendre les anges, même si nous leur avions rassemblé toutes les choses devant eux, ils n'auraient pas cru sans la volonté de Dieu; mais la plupart d'entre eux sont mécréants.

Le cheikh déploya son talent d'exégète, s'engagea sur le terrain de la contrainte divine et du libre arbitre et entreprit de réfuter la thèse des déterministes. Le jeune homme entra en discussion avec lui, selon la coutume d'al-Azhar. Le cheikh l'écouta, lui fit une réponse qui ne put le convaincre, puis le voyant résolu à ergoter, le gronda en ces termes :

« Ce que Dieu veut se produit, ce qu'il ne veut pas est néant, Loué soit Dieu qui t'a donné une telle science et une telle foi! Monsieur est-il musulman? »

Le jeune homme allait répliquer, mais le cheikh le morigéna avec une ironie courroucée :

« Tais-toi, mon vieux! Va-t-en au diable![10] Laisse-nous donc lire! »

Il reprit son propos sans plus faire attention au jeune homme qui s'apprêtait pourtant à parler. Mais voilà que son professeur italien lui touche l'épaule avec insistance en lui chuchotant dans son délicieux arabe à l'accent tunisien :

« Tais-toi, tais-toi, sinon il te frappera! »

En prononçant le verbe frapper (*ḍaraba*), il infléchit le *ḍāḍ* vers le *ẓā*. Le jeune homme étouffe son fou-rire sans savoir si c'était la raillerie du cheikh qui l'avait déclenché ou bien l'inquiétude de son professeur italien, plein de sollicitude pour lui.

À l'issue du cours, il l'accompagna à l'administration d'al-Azhar, pour le présenter au recteur. Celui-ci les reçut, tint une conversation aimable avec le professeur puis, regardant le jeune homme, lui demanda doucement :

« Est-ce toi qui ergotais pendant la leçon?
— Oui. »

10. Littéralement : « Que les chiens te rejoignent! »

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le cheikh s'exclame en s'efforçant de rire :

« Que Dieu te soit propice et permette que tes élèves te rendent aussi malheureux que tes maîtres le sont à cause de toi! »

* * *

La vie de l'Université était donc cette fête continue et extrêmement attrayante, non seulement à cause de la présence des professeurs étrangers, mais aussi grâce à de brillants professeurs égyptiens qui rehaussaient encore son éclat. Le jeune homme se souvient de plusieurs d'entre eux, qui l'ont marqué d'une empreinte indélébile. Ils ont renouvelé sa connaissance et sa conscience de la vie, sa conception de l'ancien et du moderne et changé la vision qu'il avait de son propre avenir. Ils ont permis à sa personnalité égyptienne arabe de s'affermir et de se maintenir face à cet abondant savoir apporté par les orientalistes et qui comportait pour lui le grave danger de virer vers la science européenne et de s'y perdre définitivement. Ils lui ont assuré un solide abri dans la culture purement orientale et ont donné à son tempérament de se développer dans un équilibre harmonieux entre l'Orient et l'Occident.

Ils étaient fort différents les uns des autres, ces professeurs égyptiens. Ils comptaient des porteurs de tarbouche, des enturbannés et des têtes que le turban avait jadis coiffées avant de s'éclipser pour faire place au tarbouche. À côté de l'homme austère et ferme, dont les lèvres n'esquissaient guère de sourire, se trouvait le plaisantin, détendu, au visage rarement renfrogné. Il y avait là l'érudit qui éblouissait, fascinait, vivifiait les cœurs et les intelligences par un savoir aussi ample que profond, le parleur superficiel dont la mince culture n'offrait presque rien sous ses vocables fallacieux, mais aussi le conférencier qui captivait par l'agrément de l'expression, le piquant de l'esprit et la densité du savoir.

Il y avait feu Ismaïl Ra'fat, celui qui ne voyait en ses étudiants que des cerveaux où l'on devait verser directement la science. Il les abordait l'air maussade et les quittait de même. Sans adresser un mot à quiconque, il gagnait sa place, déployait ses papiers et se mettait à lire, jusqu'à la fin de l'heure, ne s'interrompant que pour éclaircir un point obscur et poser à l'auditoire cette question qu'il adressait rituellement — à Dār al-'Ulūm — où il était titulaire :

« Comprenez-vous, ô cheikhs? »

Le jeune homme suivit son cours sur la description de l'Afrique : ses régions diverses, ses aspects physique, politique, économique, social et racial. Il eut plus tard l'occasion d'écouter, en géographie, d'éminents professeurs d'universités françaises, mais ne sentit nul avantage de l'un ou de l'autre sur ce grand maître égyptien.

Il y avait aussi feu Ḥifnī Nāṣif [11]. Cet homme était tout sourire, tout enjouement, toute modestie, en dépit de son savoir qui coulait d'abondance et sa maîtrise en littérature

11. Ḥifnī Nāṣif (1855-1919). Poète égyptien, philologue et historien de la littérature arabe.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

arabe ancienne. Les étudiants l'adoraient et se montraient toujours empressés de le retrouver. Certains quittaient volontiers leurs leçons pour aller s'entretenir avec lui au café du Pont de Qaṣr al-Nīl, où il passait une heure avant son cours tous les jeudis. À la fin de l'année, les étudiants lui refusaient de clore son enseignement s'il n'avait ajouté au programme deux séances ou davantage. Notre jeune homme se faisait le porte-parole de ce désir. Il le formulait tantôt en prose, tantôt en vers, sur le ton suppliant ou dans un style menaçant. Ḥifnī Nāṣif avait rédigé, lorsqu'il était étudiant à al-Azhar, une explication du *Kāfī en prosodie*; il en rougissait et abhorrait qu'on la lui attribuât. C'était sous peine de révéler cette paternité dans les colonnes d'*al-Ğarīda* [12] — comme le lui jurait le jeune homme à la fin de l'année — qu'il cédait et donnait deux, et parfois même quatre cours supplémentaires.

Il était le plus bel exemple de l'humilité du maître que le jeune homme ait rencontré. Jamais il ne prenait cet air grave qu'affectent parfois les professeurs en montant solennellement en chaire; il se mêlait plutôt à ses étudiants et, n'était son âge, on aurait dit l'un d'eux, encore que certains étaient plus vieux.

Un jour, le jeune homme lut dans *al-Ğarīda* qu'un lecteur proposait un concours en poésie avec, pour prix, les *Amālī* [13] d'Abū ʿAlī al-Qālī et pour jury, le Pr Ḥifnī Nāṣif et lui-même. Étonné qu'on l'associât à son maître, il s'enfla quelque peu d'orgueil. Il était en pleine conversation avec une bande de ses camarades réunis chez lui à Darb al-Ğamāmīz, tard dans la soirée, lorsqu'on frappa à la porte et apparut — à sa stupéfaction et à la surprise de ses compagnons — le Pr Ḥifnī bey Nāṣif en personne. Il avait recueilli les poèmes des participants à ce concours et les apportait à son élève, chez lui, au sixième étage de cet immeuble où il habitait. Il lui dit, avec une délicieuse bonté :

« Je viens passer une heure avec toi, pendant laquelle nous liquiderons l'affaire de ces concurrents. »

Parmi les professeurs égyptiens, il y avait aussi le cheikh Moḥammed al-Khuḍarī, que Dieu lui fasse miséricorde. Il enseignait l'histoire musulmane. Sa voix agréable, sa bonne élocution et la pureté de son langage avaient charmé le jeune homme, qui apprécia ses leçons sur la vie du Prophète, sur l'histoire des quatre premiers califes et leurs conquêtes, sur les schismes, l'empire omeyyade et les débuts de l'empire abbasside. Le savoir de ce professeur lui semblait insurpassable, mais à peine eut-il assisté en Europe aux cours d'histoire qu'il se rendit compte que ce pauvre maître copiait littéralement les auteurs anciens, sans critique ni approfondissement, et selon la conception la plus facile de l'historiographie.

Deux autres professeurs égyptiens inspiraient au jeune homme autant d'affection que d'espièglerie. Il abusait de leur naïveté et de leur indulgence. Le premier, feu le cheikh

12. *Al-Ğarīda* (1907-1914), le quotidien des nationalistes égyptiens, fondé par l'intellectuel Aḥmad Luṭfī al-Sayyid. Voir *infra*, n. 14.

13. *Al-Amālī* : un des plus célèbres ouvrages du patrimoine littéraire arabe, *dicté* par al-Qālī — érudit né en Arménie, disciple des maîtres de Baghdad, fixé en Espagne (m. 356 H. / 967). Ses études lexicographiques portent sur une riche anthologie de textes coraniques, contes anciens, citations poétiques, etc.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Muḥammed al-Mahdī, succédait à Ḥifnī Nāṣif pour la littérature arabe. Un écart immense se révéla alors entre ces deux enseignements. L'érudition profonde fit place à la platitude; la bonhomie, à la pédanterie. Entiché d'arabe classique, al-Mahdī parlait un langage si recherché et si emphatique qu'il provoquait parfois le rire de ses élèves. En offrant une cigarette au jeune homme, qui s'apprêtait à l'allumer, il lui disait : « Veuillez, mon jouvenceau, me laisser l'opportunité de vous la rouler! » À ces mots, les étudiants pouffaient. Et le professeur riait avec eux aux éclats.

Le jeune homme s'enhardissait à le contredire pendant les cours. Il parvenait à le mettre mal à l'aise et à en faire la risée des étudiants. C'est que ce maître ne vérifiait pas les vers qu'il citait et, repris par le jeune homme, se troublait manifestement. Pour dissuader celui-ci de poursuivre ces chicanes et pour obtenir de ses camarades plus de respect, il les invita un jour à déjeuner chez lui. Il leur offrit des mets exquis, inhabituels pour la plupart d'entre eux, croyant qu'il les ramenait ainsi à un peu de décence. Mais il ne tarda pas à découvrir qu'il les rendait exigeants à son égard, friands de sa nourriture et plus insolents. Le comportement du jeune homme, si abusif pour ce brave maître et pour lui-même, risquait de laisser dans la vie de ce dernier de néfastes séquelles.

En rédigeant sa thèse de doctorat, il critiquait nommément son maître. Celui-ci figurait dans son jury. Exaspéré, il refusa pendant la délibération de lui accorder la mention « excellent ». Faute de l'unanimité requise, le jury le rabaissa à la mention « très bien ».

Parti ensuite pour l'Europe, le jeune homme dut rentrer au bout d'une année, dans des circonstances imprévues qui seront relatées ultérieurement. En Égypte, il se rendit à nouveau à l'Université, au cours du cheikh Mahdī et sortit pour en faire, dans la revue *al-Sufūr*, un compte rendu acerbe et blessant. Le professeur s'empressa d'écrire au Conseil de l'Université pour se plaindre de cet étudiant rebelle et demander, comme mesure punitive, l'annulation de sa bourse. Le Conseil ordonna une enquête et chargea Sarwat pacha, Elwi pacha et M. Aḥmad Luṭfī al-Sayyid [14] d'interroger le jeune homme sur cet article. Sans en désavouer une seule ligne, il contesta à quiconque le droit de le sanctionner pour une critique libre, innocente, par laquelle il ne visait que le bien, et contesta même à quiconque le droit de le questionner à ce sujet. Les enquêteurs se mirent à rire entre eux et le Conseil de l'Université délégua M. Aḥmad Luṭfī al-Sayyid pour réconcilier le professeur vexé et l'étudiant récalcitrant. C'est après avoir assisté un soir au cours du cheikh

14. Aḥmad Luṭfī al-Sayyid (1872-1963). Penseur, écrivain, surnommé « le maître de la génération » — celle des hommes politiques et des intellectuels dont l'activité marqua l'entre-deux-guerres. Il avait fondé *al-Ǧarīda* (cf. n. 12), défini le nationalisme égyptien et milité pour l'Université, dont il devint le premier recteur (1925-1928) et le fut encore par la suite (1930-1932, 1935-1937, 1938-1941), avant d'occuper le poste de ministre des Affaires étrangères. Cf. Jamal Mohammed Ahmed, *The Intellectual Origins of Egyptian Nationalism*, Oxford University Press, 1960; Gilbert Delanoue, « Aḥmad Luṭfī al-Sayyid (1872-1963) », *Rev. des études islamiques* XXXI, 1963, p. 89-103; Charles Wendell, *The Evolution of the Egyptian National Image from its Origins to Aḥmad Luṭfī al-Sayyid*, Los Angeles, University of California Press, 1972.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qu'Aḥmad Luṭfī al-Sayyid, pendant le dîner auquel il les convia tous les deux, put rétablir la paix. Plus tard, le jeune homme repartit en Europe sans être inquiété.

Le second professeur qui emplit l'Université de bonne humeur et de gaieté, se prêtant pleinement à la familiarité insolente des étudiants, qu'il régalait d'ailleurs tout autant à sa table, fut le cheikh Ṭanṭāwī Ğawharī [15] — Dieu lui fasse miséricorde. Il enseignait la philosophie islamique, succédant au professeur Muḥammad Sulṭān et, spécialement, à Santillana. Il parlait beaucoup pour ne rien dire. Les mots Beauté, Majesté, Splendeur, Perfection, Magnificence, Illumination revenaient fréquemment dans sa bouche, du début à la fin de son cours. En les prononçant, il allongeait démesurément la voyelle « *a* », en s'oubliant parfois. Un rire, étouffé ou franc, gagnait les étudiants. Réveillé par ce rire, le maître leur reprochait de ne pas partager son admiration devant la beauté de la nature, la majesté de l'univers, la splendeur d'un clair de lune reflété lumineusement sur le Nil — là, il prolongeait excessivement la voyelle « *i* » de Nil, repris par sa distraction, qui déclenchait à nouveau un rire généralisé.

Le jour où il devait clore son programme, les étudiants avaient décidé que notre jeune homme serait leur porte-parole pour le remercier de ces précieuses leçons. Comme consigne, celui-ci avait à exprimer leur reconnaissance par un discours inintelligible : M. Ibrāhīm Muṣṭafā avait même exigé que ce discours fût long et ponctué à chaque phrase par un des six vocables : Beauté, Majesté, Splendeur, Perfection, Magnificence, Illumination.

Le jeune homme accepta toutes ces conditions. Il fit son allocution et parla admirablement pour ne rien dire, mais le professeur fut tellement satisfait qu'il s'écria :

« Seule une dinde saura récompenser pareille éloquence! Tu ne la mangeras cependant pas seul, mais en compagnie de tous tes camarades. Ce sera vendredi prochain, et vous savez où j'habite! »

Les professeurs égyptiens en butte aux farces, à l'effronterie des étudiants, n'étaient pas les seuls à répandre la bonne humeur et la gaieté dans l'Université. Les professeurs étrangers suscitaient également l'hilarité et devenaient l'objet de plaisanteries. Leur accent en arabe était accueilli de rires bruyants. On parodiait tel ou tel professeur, italien ou allemand, en déformant à l'envi sa prononciation.

Le jeune homme se souvient encore du jour où les étudiants décidèrent de boycotter le cours du P^r^ Nallino, parce que l'Italie avait déclaré la guerre à la Turquie et envoyé sa flotte occuper le port de Tripoli. Le mot d'ordre était de se rassembler dans la salle de cours, de l'y attendre et, dès qu'il aurait gagné sa chaire, de sortir. Ils exécutèrent leur plan, puis se massèrent à la porte pour observer la réaction du professeur laissé seul dans une salle déserte. Au bout de quelques minutes, il revint vers eux et leur dit, dans un arabe littéraire impeccable, presque sans accent : « Il en est de vous comme d'un

15. Ṭanṭāwī Ğawharī (1870-1940). Professeur à Dār al-'Ulūm, prêchait l'accord du Coran avec la science de la nature. Cf. Jacques Jomier, *Le commentaire coranique du Manār*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1954.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

homme qui, voulant vexer sa femme, se châtra. » La flèche ainsi lancée alla droit au but et les atteignit au plus profond. Depuis, l'idée de grève à l'Université fut exclue. De là date la haine que conçut le jeune homme pour toute grève des cours, quelles qu'en soient les circonstances.

Les cours de littératures anglaise et française étaient facultatifs. Les suivaient les étudiants possédant ces deux langues. Ne sachant pas de langue étrangère, le jeune homme les évitait. Mais une fois l'Université organisée et les examens décrétés obligatoires, comme la connaissance de l'une de ces deux langues, il se rendit un jour avec son camarade al-Marṣafī — dont il sera longuement question plus tard — à une leçon de littérature française pour découvrir ce que pouvait être cette langue. Durant une heure entière, ils ne comprirent pas un traître mot de ce qu'ils entendirent. Ils ne distinguèrent qu'un mot : La Fontaine, qui revenait très fréquemment dans les propos du maître. Ils repartirent sans avoir rien retenu de cette heure, si ce n'est qu'ils la surnommèrent « la prison La Fontaine ».

Mais cette heure-là aura marqué leur vie d'une manière irréversible : Marṣafī renonça désormais à l'Université, à ses programmes et à ses examens; elle ne fut plus pour lui qu'un rendez-vous où retrouver des amis et où s'amuser à taquiner certains professeurs. Quant au jeune homme, il prit la résolution d'apprendre le français pour ne pas retourner en cette « prison La Fontaine ». Apprendre le français, cependant, lui réservait maintes mésaventures.

AnIsl 25 (1991), p. 403-414 Anouar Louca
La première université du Caire. Témoignage de l'étudiant Tāhā Ḥusayn.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net